ÉLOGE

HISTORIQUE

DE CATHERINE II.

ÉLOGE
HISTORIQUE
DE CATHERINE II,
IMPÉRATRICE
DE TOUTES LES RUSSIES.

Dedit illæ gloriam regni qualem
nulla habuit ante eam.

PARALIP. I, V. 29.



A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE P. DIDOT L'AINÉ.

M. DCCCIV.

A TRÈS HAUT, TRÈS PUISSANT,

TRÈS GLORIEUX

ET TRÈS MAGNIFIQUE EMPEREUR

ALEXANDRE IER,

AUTOCRATE

DE TOUTES LES RUSSIES.

SIRE,

C'est à l'héritier du trône de l'Impératrice Catherine seconde, c'est à l'héritier de ses vertus, que j'ose offrir aujourd'hui cet éloge. VOTRE PERSONNE AUGUSTE, SIRE, *réunissoit les plus cheres espérances de cette grande Reine. Dès vos plus jeunes ans son esprit éclairé pressentit en* VOTRE

MAJESTÉ IMPÉRIALE *celui qui devoit un jour succéder à sa gloire, l'augmenter encore, assurer à jamais le bonheur de la Russie, et mériter, à si juste titre, l'admiration de l'univers. Heureux si cet ouvrage répond à la hauteur de son sujet! plus heureux encore s'il obtient l'approbation de* VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE! *Mon but a été de lui plaire; mes vœux seront remplis si j'ai pu y réussir.*

Je suis, avec le plus profond respect,

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ IMPÉRIALE

Le très humble, très obéissant, et très soumis serviteur,

D'HARMENSEN,
gentilhomme de cour
au service de SA MAJESTÉ
LE ROI DE SUEDE.

AVANT-PROPOS.

Depuis long-temps le genre de l'éloge semble avoir été négligé dans la littérature française. Tour-à-tour historique et oratoire, ce style prescrit de la justesse et de l'élévation dans les idées, de la noblesse dans les expressions, de la rapidité dans le récit; et l'éloquence qui lui appartient est distincte de celle qui convient à la chaire ou bien au barreau. Souvent obligé de descendre à des détails peu relevés, c'est aux couleurs qu'on emploie à les sortir de la froide uniformité de l'histoire proprement dite. Ainsi l'éloge veut de l'éloquence sans

enflure, de grandes comparaisons sans hyperboles, de la hauteur sans emphase, de la concision dans le narré, de la clarté dans la maniere d'écrire, rien de gigantesque dans les métaphores, et point d'obscurité dans les circonlocutions.

Plus ces difficultés sont considérables, plus celui qui cherche à les surmonter doit réclamer l'indulgence. J'ose donc espérer qu'on daignera m'en accorder. Comment entreprendre de raconter les merveilles du regne de Catherine sans parler de Pierre-le-Grand? comment offrir aux yeux du monde cet étonnant ouvrage de civilisation, sans remonter jusqu'au héros qui l'a commencé? quel paral-

lele enfin convient mieux au premier législateur d'un Empire, et doit faire connoître plus l'immensité de ses travaux, que celui d'un Roi protecteur des arts, qu'il s'efforce d'égaler par des établissements utiles et par des institutions mémorables?

Si j'écrivois l'éloge d'un Souverain dont la race dès long-temps illustrée fût connue de l'univers, on pourroit me reprocher, à juste titre, de m'être écarté de mon sujet en remontant jusqu'à son origine: mais la gloire de Catherine est si essentiellement liée à celle de Pierre-le-Grand, que j'ai cru devoir retracer les premiers errements du fondateur avant de venir au perfectionnement qu'Elle n'acessé d'y

apporter, et qui a si fort ajouté à l'éclat de ses actions personnelles.

L'éloge historique de Catherine ne pouvoit donc exister sans être précédé d'un hommage rendu à la mémoire du Czar, puisque, depuis la mort de ce Prince, c'est à Elle seule que la Russie a dû l'accroissement de son bonheur, la progression de sa puissance, et ce lustre qui la rend aujourd'hui le plus formidable et le plus beau des Etats.

ÉLOGE

HISTORIQUE

DE CATHERINE II.

De quelque origine superbe qu'on veuille faire descendre les Empires, quelles que soient leur puissance et leur gloire, tous ont dû sortir du néant pour obéir à cette volonté suprême, seule, éternelle et immuable, qui ne permet à l'homme d'élever son ouvrage que par degré, et qui le précipite et le détruit quand il lui plaît.

Si l'on considere les différentes révolutions qui ont agité et renversé les États, en suivant depuis leur fondation leur accroissement plus ou moins

prolongé, leurs vicissitudes, puis enfin leur décadence et leur chûte, on trouvera que cette volonté, de qui tout émane, semble vouloir les créer successivement pour les faire disparoître ensuite avec plus d'appareil, en élever de nouveaux sur leurs ruines, et prouver ainsi au monde qu'il est des limites aux plus grands pouvoirs. Mais il n'existe sur la terre aucune puissance qui ne soit ordonnée de Dieu, et c'est « pour qu'elles représentent plus di-« gnement la sienne, qu'il a mis sur le « front des Souverains une marque de « sa divinité, et qu'il a voulu que cet « esprit de royauté passât tout entier « à leurs successeurs, et imprimât par-« tout la même crainte, le même res-« pect et la même vénération. L'hom-« me meurt, il est vrai, mais le Roi ne

« meurt jamais; l'image de Dieu est « immortelle ». Bossuet, *Sermon sur les Devoirs des Rois, p.* 236 *et* 237.

Monuments fameux d'Athenes et de Lacédémone, qu'êtes-vous devenus? en vain l'on vous cherche, en vain l'on vous demande; quelques ruines éparses, quelques débris ensevelis sous la poussiere, rappellent à peine votre ancienne splendeur; quand les noms des Rois subsistent, quand leurs actions pleines et entieres se retracent encore avec un si grand lustre; et quoique tant de siecles se soient écoulés, ils n'ont fait que cimenter leur gloire. Noms illustres des Solon et des Lycurgue, noms magnifiques des Alexandre et des César, noms chéris des Titus et des Antonin, vous régnez encore sur la terre: vos lois ont éclairé

le monde, vos victoires ont assujetti les peuples; votre clémence et votre sagesse serviront à jamais de modeles aux princes et d'espérance aux nations. Ainsi le souvenir des grands hommes échappe à la destruction; il s'éternise par leurs vertus ou par leur courage; il triomphe, pour ainsi dire, de l'anéantissement: car tandis que les édifices construits par des mains périssables croulent de toutes parts, que les trophées consacrés aux héros se réduisent en poudre, que ces cités menaçantes qui furent tour-à-tour les Capitales du monde sont détruites, l'esprit, créé immortel, perpétue ici-bas sa mémoire.

Les Empires d'Orient ont fini, ceux d'Occident ont eu le même sort; Byzance n'est plus; Rome, cette souve-

raine de l'univers, dont les ordres étoient des lois, qui du haut du Capitole lançoit les foudres de sa puissance sur les Etats les plus éloignés; Rome n'est qu'une ombre, et ce nom, jadis si pompeux et si grand, s'affaisse tous les jours davantage sous le poids de tant de siecles qui ont survécu à sa gloire: la sagesse de celui qui fait les Rois, qui les soutient par sa seule volonté, et qui les abandonne à eux-mêmes lorsqu'il veut les détruire, n'a pas souffert qu'aucune création humaine pût trop long-temps prolonger sa durée; et les peuples de la Grece et de l'Italie sont retombés, après leur décadence, les uns dans la barbarie et dans l'abrutissement, les autres dans l'oubli ou dans la foiblesse. Entourée d'épaisses ténebres, la civi-

lisation ne put faire renaître que par degré le goût des sciences et des arts. Enfin l'on vit éclore le dix-septieme siecle, siecle miraculeux, s'il m'est permis de le dire, qui réunit les plus grands héros aux plus beaux génies, qui, plein de majesté et d'élévation, sera l'envie des siecles qui le suivent, et qui leur servira de modele et d'exemple.

C'est du rassemblement des anciens Scythes, des Huns, des Massagettes, des Sclavons, des Getes, et des Sarmates, peuples indisciplinés, et pour ainsi dire sans chefs, que l'on vit se former un Empire dont l'étendue embrasse le nord de l'Europe et de l'Asie, et qui s'étend des confins de la Chine jusqu'aux frontieres de la Pologne et de la Suede. Le Czar Alexis Michaelowitz fut le premier qui conçut le grand projet de policer ces Etats, connus jusqu'alors sous le nom de Duché de Moscovie: malgré des guerres longues et opiniâtres, il s'efforça d'y attirer l'industrie et les arts; des manufactures de soie et de toile furent établies; un code de lois fut rédigé par ses ordres, et les déserts qui avoisinent le Volga et la Kama furent peu-

plés de prisonniers lithuaniens, polonais, et tartares, qui d'esclaves devinrent cultivateurs. Bientôt des ambassadeurs, envoyés à presque toutes les puissances, le mirent en relation directe avec elles; et, pour me servir ici des expressions de Voltaire, *il étoit vraiment digne d'être pere de Pierre-le-Grand.*

Appelé au trône par la mort prématurée d'Alexis, Pierre ne put cependant y monter sans obstacle: toujours entouré de factions, il eut longtemps à réprimer l'humeur inquiete des strélitz, espece de milice moins courageuse que barbare, qui, au nombre de quarante mille hommes, osoit parfois disposer de la couronne, et servoit plus à fomenter des troubles qu'à défendre le Souverain. Vainqueur

au dehors, il eut encore des guerres intestines à surmonter; maître d'un grand Empire, il voulut l'être de ses foiblesses. C'est ainsi qu'on l'a vu dompter un effroi machinal qui le mettoit dans des convulsions et des sueurs froides lorsqu'il étoit obligé de passer un ruisseau, et devenir, malgré cette aversion, un des meilleurs hommes de mer de son temps. Humilié de l'ignorance dans laquelle il avoit été élevé, il apprit lui-même assez d'allemand et de hollandais pour écrire et parler intelligiblement ces deux langues.

Mécontent de voir des mains étrangeres construire vers l'embouchure du Tanaïs ses galeres et ses vaisseaux, Pierre résolut d'aller s'instruire en Hollande des détails de la marine. Les

annales du monde offrent peu d'exemples d'un prince livré jusqu'alors aux plaisirs, entre les mains duquel le pouvoir suprême se trouve seul réuni, qui abandonne, à l'âge de vingt-cinq ans, ses royaumes pour apprendre à les mieux gouverner, et qui, dépouillant tout extérieur de souveraineté, veut bien descendre jusqu'à partager, sous le simple habit de pilote, la nourriture grossiere et les travaux pénibles d'une classe obscure.

Tandis que le Czar manioit la hache et le compas à Sardam, son génie n'en régnoit pas moins sur la Russie: trente mille hommes envoyés par ses ordres furent secourir l'Electeur de Saxe dans la scission de la Pologne; une armée rassemblée en Ukraine marchoit contre les Turcs; et ces

mains augustes qui dirigeoient toujours les rênes de l'État, en veillant aux destinées de l'Empire, lui donnoient des alliés nouveaux, et opposoient un rempart formidable à ses ennemis.

Bientôt on vit s'élever un héros dont la vaillance étoit extrême, l'intrépidité sans bornes, qu'aucun mauvais succès ne pouvoit abattre, de qui l'amour des combats étoit la seule passion, et que chaque jour rendoit plus redoutable à ses voisins. Le nom de Charles XII imprimoit la terreur de toutes parts: le Nord fut effrayé du nombre de ses conquêtes; et Pierre, en lui résistant, sut encore ajouter à sa gloire.

QuelquesEcrivains modernes, plus empressés d'en ternir l'éclat que de

rendre justice à un Prince obligé de chercher en lui-même tant de ressources diverses, ont voulu le représenter cédant aux emportements d'une violence naturelle, que cependant il s'efforça presque toujours de réprimer; et si parfois ce grand homme, supérieur à tant d'évènements, se laissoit entraîner à une fougue involontaire, honteux de cet excès, il étoit le premier à en rougir. J'en citerai pour exemple ces mots si beaux et si mémorables adressés par lui à un magistrat de Hollande: « J'ai réformé ma « nation, et n'ai pu me réformer moi- « même. »

Qu'il me soit encore permis de rapporter ici un trait où le caractere du Czar se montre dans tout son jour. Ses soldats après la victoire de Derpt

y exerçoient le pillage; furieux de voir ses ordres méconnus, il en tue deux de sa propre main, entre à l'hôtel-de-ville, où les citoyens épouvantés s'étoient réfugiés, et posant sur la table son épée ensanglantée: « Ce n'est point « du sang de vos habitants que cette « épée est teinte, leur dit-il, mais de « celui de mes propres soldats que j'ai « versé pour vous sauver la vie. »

Malgré le desir qu'avoit depuis long-temps Pierre I[er] de venir en France, il ne s'y détermina qu'après la mort de Louis XIV. Le faste de cette Cour, la magnificence du Souverain contrastoient trop avec la simplicité de ses mœurs et de ses entours; et ce ne fut que sous la régence qu'il entreprit ce voyage.

La France en deuil offroit de toutes

parts ces débris imposants qui attestent encore le génie du grand Roi qu'elle venoit de perdre. Jamais héros ne soutint mieux ce nom : les palmes triomphantes qui ombragerent son berceau présageoient dès-lors à l'univers cette suite étonnante de prospérités qui ont accompagné ce beau regne, un des plus longs qui fut jamais.

Tant de grandes qualités réunies en ces deux Princes paroissent être amenées pour faire ressortir les unes par l'éclat des autres. D'un côté, la magnificence et la grandeur ; un État éclairé, dont la gloire et les lumieres semblent parvenues au faîte : de l'autre, toute absence de faste et de luxe ; des efforts inouis pour tirer les peuples de la barbarie ; un Empire naissant qui attend tout son lustre d'un Législateur nou-

veau. De l'un et de l'autre enfin une persévérance suivie, un courage éclatant, une force d'ame sans exemple. Tel est le parallele que présente à la postérité le caractere de ces deux grands Rois.

Ils éprouverent tous deux les revers de la mauvaise fortune; mais ces revers même ont contribué à les illustrer encore; et ces funestes vapeurs, qui déroberent un instant aux yeux du monde les brillants flambeaux de leur renommée, ne servirent ensuite qu'à rendre leur jour plus vif et leur feu plus durable. Si je parcours tant d'évènements divers, mes yeux éblouis ont peine à supporter cette pompe et cette majesté qui se renouvellent tant de fois. Tant de victoires remportées! tant de villes conquises! Les peuples

de l'Orient venus des extrémités de la terre apporter aux pieds de ces trônes augustes les soumissions de leurs Souverains : la navigation et le commerce de la mer Caspienne cédés par les Persans à ce grand dominateur du Nord : les habitants de la Chine échangeant avec les Russes les produits de leur industrie : une couronne que la main puissante du Czar place sur la tête d'un Prince qui réunit à la fois le titre de Monarque à celui d'Electeur : des Républiques humiliées par Louis : et ce Doge, chef suprême de l'État, à qui les lois ne permettoient point de sortir de son palais, obligé de venir en personne implorer sa clémence : des pirates jusqu'alors invincibles, contraints pour la premiere fois de chercher un refuge dans les sables brû-

lants de l'Afrique; et, remplis de terreur au bruit d'un nom si redouté, s'empresser d'ouvrir à ses vaisseaux le libre passage des mers: un Prince malheureux, indignement chassé de ses États, trouvant un asile digne de lui dans une Cour qui semble devenir la sienne, et de sinceres embrassements qui ne laissent point distinguer le Roi protégé du Roi protecteur! Sont-ce là pour tous deux, ô mortels! d'assez beaux titres à la gloire?

Que s'il en faut d'autres encore pour vous la retracer tout entiere, je n'arrêterai point vos regards sur cette ville superbe construite en si peu de temps par le Czar, malgré tant d'obstacles et malgré la nature; je ne les arrêterai point non plus sur ces palais nombreux, témoins si magnifiques du

regne de Louis : mais je les appellerai d'abord sur ce majestueux édifice, recueil précieux de braves guerriers, qui, n'ayant pour patrimoine que les glorieuses et tristes marques d'une valeur épuisée, alloient jouir du calme et du repos dans ce temple élevé à l'honneur; ensuite je les reporterai sur cette royale maison que la sollicitude attentive de l'Impératrice dont j'entreprends l'éloge voulut consacrer à l'éducation de la jeune noblesse guerriere. Là se forment aux combats de futurs défenseurs de l'Empire qui se préparent à acquitter un jour envers leur Souverain la dette sacrée de la reconnoissance.

Ainsi que Louis XIV, Pierre-le-Grand fut regretté de toutes les classes de l'État. Les lois, la politique, la police

intérieure, la discipline militaire, la marine, enfin le commerce et les manufactures, s'étoient accrus au point que, de barbares qu'étoient les Russes, ils devinrent dans ce court espace de temps presque aussi policés que les autres peuples du Nord. Depuis la mort du Czar jusqu'à l'avènement au trône de Catherine II, peu de progrès, peu d'évènements semblent dignes de fixer l'attention. Les trois Princesses qui avant Elle ont régné successivement sur la Russie, et qui, pour ainsi dire, à Elles seules remplirent ce long intervalle, n'ont ajouté que foiblement à l'accroissement des lumieres; et ce ne fut que sous l'Impératrice dont je parle qu'elles acquirent ce haut degré de perfection.

Prince des Orateurs, sublime histo-

rien du monde, toi, dont la profondeur égale l'étendue; organe digne d'annoncer les immenses vérités de l'Eternel Roi des cieux; voix tonnante qui nous offre le spectacle des Puissances renversées, des trônes brisés et rétablis, qui souleves à nos yeux ce rideau terrible que la mort s'apprête à tendre, ô Bossuet! prête-moi ces traits, seuls capables de retracer aux Nations les grandes qualités d'une Souveraine qui, par un courage au-dessus de son sexe, et revêtue d'un pouvoir sans bornes, a mieux voulu se faire aimer quand Elle eût pu se faire craindre; qui, respectée de ses voisins, préféra toujours le bonheur de ses peuples à d'ambitieuses entreprises, dont le succès lui eût assuré de nouvelles conquêtes, et qui, fiere

du bien de ses sujets, a vu chérir sa puissance des rives du Bosphore jusqu'aux bords de l'Anadyr.

Déja je me trouble à la vue de tous ces rayons de gloire rassemblés sur une même tête; et si les bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage ne me permettent point de raconter tant d'actions mémorables qui se présentent en foule à mon esprit, si ma voix trop foible ne peut entreprendre de louer dignement des choses si vastes et si relevées, elles vont parler assez d'elles-mêmes; et, sans rien emprunter d'un secours étranger, c'est en elles seules que je chercherai mon éloge. Mânes de cette grande Reine, vous qui planez encore sur le plus bel Empire de l'univers, jetez du haut des cieux un regard d'indulgence sur ce tribut

de respect et de vénération; élevez jusqu'à vous mes louanges, et puissent-elles ainsi mériter de vous être offertes!

L'histoire de sa vie, la progression de sa gloire ressemblent au cours de ces fleuves majestueux dont le lit s'élargit à mesure que les flots grossissent, et qui, toujours imposants dans leur rapidité, ou dans le calme qui parfois y succede, commandent l'admiration.

Descendante de la maison d'Ascanie, une des plus anciennes de l'Europe, cette Princesse savoit allier la force du caractere aux charmes d'une élocution facile. Douée par la nature de mille dons précieux, Elle réunissoit à la beauté les graces enchanteresses de l'esprit le plus délicat. Ses yeux avoient l'expression de la douceur, qu'Elle savoit remplacer, lorsqu'il le falloit, par

celle de la fierté, et les mouvements de sa physionomie ne laissoient jamais appercevoir le trouble ni l'agitation de son ame. Sa clémence acheva de lui soumettre les cœurs que son aménité lui avoit conciliés d'abord. Toute la magnificence asiatique, unie à l'élégance européenne, brilloit sur sa Personne et dans sa Cour, et ce faste extérieur qui servoit à en rehausser l'éclat fixoit bien moins les regards que celui de sa propre grandeur.

Nous allons la suivre dans le cours d'un regne aussi glorieux que prolongé, temps si fertile en Souverains illustrés! Frédéric-le-Grand régnoit en Prusse, Gustave III en Suede, Marie-Thérese et Joseph II en Autriche, un Ministere éclairé en Danemarck. Tels étoient les entours de Catherine;

et ces noms célebres, faits pour imprimer la crainte, ne servirent qu'à lui inspirer une émulation nouvelle et le noble desir de voir le sien briller au milieu des leurs.

Le goût de cette Princesse pour les sciences et les beaux arts alloit jusqu'à l'enthousiasme. Au milieu même de guerres dispendieuses, des bibliotheques, des collections de tableaux et de précieux monuments de l'antiquité furent rassemblés à grands frais pour enrichir Pétersbourg. Il n'est point de savants ni d'artistes distingués de ce temps qui n'aient été comblés des dons de l'Impératrice : mais sa profonde sagesse sut par-là même arrêter ces progrès alarmants qui déja répandoient dans toute l'Europe de séditieux principes; et quoiqu'Elle parût

flatter les philosophes du dix-huitieme siecle, les suites dangereuses de leurs coupables systêmes n'échapperent point à sa pénétration. Aussi ces criminels novateurs, qui cherchoient à détruire l'amour de Dieu, pour anéantir plus sûrement ensuite l'amour des Rois, dont les efforts constants portoient déja de si terribles coups à la puissance souveraine, ne purent-ils jamais influer en rien sur les lois et sur le gouvernement de la Russie, ni faire naître dans ce pays le germe de la sédition ou celui de la révolte. Semblable à l'éruption d'un volcan qui, par un déluge de rochers et de flammes, s'efforce de dérober à la nature ce disque immense de lumiere dont la chaleur sert à vivifier le monde et à éclairer ses travaux, cette lave phi-

losophique s'avançoit, menaçant de loin l'Église, l'autorité des Rois et leurs personnes, sans qu'aucun d'eux prît soin de lui opposer une digue. De là tant de crimes profondément conçus, tant de trames perfidement ourdies, cette persévérance infatigable à semer en tous lieux les brandons de la discorde, à élever le sanglant étendard de la rebellion au-dessus des barrieres sacrées, à vouloir incendier l'univers, à y répandre enfin le trouble, la désolation, et l'effroi. L'esprit éclairé de l'Impératrice sut garantir ses États de tant de fléaux.

Ennemie de l'athéisme, et toujours fidele au rit grec, elle fut la premiere à donner l'exemple des pratiques édifiantes. Je ne rappellerai point seulement ici ce pélerinage fameux, où,

marchant à pied pendant un long espace de chemin, et suivie de toute sa cour, cette Princesse fit l'admiration des habitants de Moskow; mais je ferai connoître par ses propres paroles l'attachement qu'Elle portoit à l'église. La lettre qu'Elle écrivit au Pape, en faveur des jésuites qui avoient trouvé un refuge dans ses États, prouve en même temps son amour pour la religion et l'intérêt qu'elle prenoit à cet ordre. « Ces prêtres, dit-Elle, vivront « sans crainte dans mon Empire, par- « ceque de toutes les sociétés catho- « liques, c'est la plus propre à in- « struire mes sujets, et à leur inspi- « rer les vrais principes du christia- « nisme. »

Elle n'en accorda pas moins de flatteuses distinctions aux gens de lettres,

voulant récompenser en eux les talents[1], et donner ainsi un nouvel encouragement à l'éloquence. Judicieuse appréciatrice du mérite, quelle n'eût donc pas été sa joie si les Écrivains du siecle de Louis XIV eussent vécu à l'époque de son regne! Bossuet, Corneille, Racine, Fénélon, vous faisiez ses plus cheres délices. Ombres chéries, génies de tous les âges, modeles inimitables, dont les mains tracerent ces caracteres si pleins de force et d'autorité qui servirent de base à la morale et de soutien à la re-

(1) Elle fit venir Diderot à sa Cour. La philosophie, la législation, la politique étoient ordinairement l'objet de ses entretiens. Mais Elle ne fut point aveuglée par les sophismes et par l'enthousiasme du philosophe. Ces paroles en font foi. « Diderot a cent ans à bien des égards, « mais à d'autres il n'en a que dix. »

ligion, vous vivrez dans l'avenir, vous serez célébrés des générations futures, et votre gloire, que tant d'orages n'ont pu obscurcir, qui a surmonté le bouleversement des nations et leurs erreurs, s'accroîtra de siecles en siecles, portée sur les ailes du temps à l'immortalité.

A cette rectitude d'idées, à ce goût si juste et si délicat, se joignoit, comme je l'ai dit plus haut, une constance que rien ne pouvoit ébranler. A peine quelques mois s'étoient écoulés depuis son couronnement, qu'un faux bruit répandit la terreur parmi ses gardes. Réveillée par l'ethman Razoumoffski, il veut d'abord la rassurer sur une apparition aussi étrange. Mais quelle est la réponse de cette Princesse? « Vous « savez, lui dit-Elle, que rien ne m'ef-

« fraie; de quoi s'agit-il »? Les soldats, reprend Razoumoffski, s'imaginent que Votre Majesté a été enlevée: cette crainte les amene, ils demandent à vous voir. « Il faut les « satisfaire », répond Catherine. Aussitôt Elle se leve et se rend au milieu de la nuit à l'église de Kasan: entourée de ses troupes, Elle y reçoit des témoignages éclatants de satisfaction et de joie, de nouvelles assurances de fidélité; et les cris répétés de *Vive l'Impératrice! Vive notre mere!* s'élevent de toutes parts.

Ce titre si beau lui fut décerné à Moskow par les États de l'Empire réunis; mais Elle ne voulut point accepter ceux de *grande*, de *sage*, de *prudente*, qui lui furent offerts. « Le seul « que je conserve, dit cette Souveraine,

« est non seulement le plus cher à « mon cœur, mais je le regarde encore « comme la plus douce, la plus glo- « rieuse récompense de mes travaux « et de mes sollicitudes pour un peu- « ple que je chéris. »

La sourde ambition des partis sut bientôt fournir des prétextes pour émouvoir et irriter le peuple. Une émeute générale se manifeste dans les casernes, et le danger devint même si pressant, que durant tout un jour l'Impératrice eut à craindre la réussite de cette conjuration, qui tendoit à ravir de sa main auguste le sceptre que déja elle portoit avec tant de gloire. Ne craignez point que sa fermeté l'abandonne; ne croyez point qu'Elle assemble son Conseil pour parer à des évènements qui la touchent de si près:

Elle se ramene en elle-même, et y trouve toutes ses ressources réunies. Des mesures secretes sont prises pour calmer la révolte; et lorsque les principaux Seigneurs de sa Cour, accompagnés d'une nombreuse députation de Sénateurs, viennent porter à ses pieds le témoignage de leur juste inquiétude: « Pourquoi vous alarmer, leur « répond-Elle fièrement, pensez-vous « que je n'ose envisager le péril, ou « plutôt craindriez-vous que je ne sa- « che point en triompher? Rappelez- « vous ces moments terribles où vous « m'avez vue conservant toute la force « de mon ame, vous me verriez encore « supporter les plus cruels retours de « la fortune avec autant de sérénité « que j'ai supporté ses faveurs. Quel- « ques factieux insolents, quelques

« soldats mutinés veulent m'ôter une « couronne que je n'ai acceptée que « pour soustraire la nation russe au « malheur qui la menaçoit : j'ignore « de quel prétexte ils colorent leur « audace ; j'ignore quels sont leurs « moyens; mais encore une fois ils ne « me causent aucune épouvante. La « Providence qui m'a appelée à régner « me conservera pour le bonheur de « l'Empire, et sa main toute puissante « confondra mes ennemis ». A peine a-t-elle prononcé ces mots, que des officiers fideles s'empressent d'appaiser les gardes.

Tels on voit ces orages qui couvrent un moment la terre d'épouvante, mais qui bientôt se dissipent pour faire place à l'éclat d'un jour pur; ainsi l'on vit ces cohortes incertaines rentrer dans

le devoir, et courber leurs têtes criminelles devant cette puissance qu'elles avoient osé méconnoître. Traduits devant les tribunaux, leurs chefs, déclarés coupables de haute trahison, sont condamnés aux derniers supplices : mais voyez jusqu'où peut aller la clémence de cette Reine! Ces mêmes coupables, qui à la fois avoient conspiré contre son pouvoir et contre sa personne, voués par les lois à la punition des forfaits et à l'exécration des siecles, obtiennent grace à ses yeux, et, punis d'un simple exil, Elle se contente de les livrer à leurs propres remords.

Long-temps après Elle sut montrer encore combien son ame étoit grande. Des sommes considérables avoient été détournées à leur profit par les trésoriers de l'Empire; la peine de mort

alloit être le juste prix de cette infâme dilapidation; mais l'Impératrice, toujours aussi clémente, ne voulut même pas permettre qu'ils fussent mis en jugement.

Occupée sans cesse du bonheur de ses peuples, et lors même que des troubles menaçoient sa propre sûreté, des encouragements sont accordés par Elle au commerce et à l'industrie; des vaisseaux sont construits pour augmenter la marine; des avantages considérables offerts aux étrangers qui viendroient s'établir en Russie, le libre exercice de leur culte assuré, et la faculté d'emporter à leur gré les richesses qu'ils y auroient acquises, à la seule condition d'en abandonner une partie au fisc de l'Empire.

La politique attira bientôt les re-

gards de Catherine sur la Pologne. Des dissentions intestines et les vices de ce gouvernement lui avoient fait perdre depuis long-temps le repos et la prospérité, que l'étendue de son territoire, la fertilité de son sol, l'esprit et le courage de ses habitants sembloient devoir lui assurer. La mort d'Auguste III avoit fait renaître ces divisions qu'occasionnoient d'ordinaire les élections des Rois. Tant d'antiques maisons apprirent à regret que Catherine destinoit Poniatowski au trône; et lorsqu'on osa rappeler à cette Princesse que l'aïeul du comte avoit été intendant des terres du prince Lubomirski, tous les murmures furent étouffés par cette foudroyante réponse: « Quand il l'auroit été lui-même,

« je veux qu'il soit Roi, il le sera ». Et soudain Poniatowski fut Roi.

Ce fut le même esprit qui dans la fameuse guerre contre les Turcs lui fit écrire cette lettre mémorable au maréchal de Romanzoff. Depuis long-temps il différoit de livrer bataille au grand Visir. Les forces plus considérables de ce dernier sembloient lui promettre un avantage certain : mais l'Impératrice, peu satisfaite d'une prudence qui s'accordoit mal avec la promptitude qu'Elle vouloit qu'on mît à exécuter ses ordres, se contenta de lui écrire ces mots : « Les Romains ne « demandoient jamais le nombre de « leurs ennemis, mais seulement où « ils étoient, afin de les combattre. »

Les armes de la Russie furent cou-

vertes de gloire par le traité qui termina cette guerre. La libre navigation de la mer Noire, de toutes les mers ottomanes et des échelles du Levant ouvrirent une source nouvelle de richesses immenses; et l'indépendance de la Crimée, la protection que cette Princesse accorda aux Tartares, en leur fournissant des moyens de conquérir leur pays, augmenterent sa puissance, à mesure qu'elle affoiblissoit celle des Turcs.

Jaloux de reconquérir la Finlande, Gustave III s'avançoit à la tête d'une flotte redoutable. Tout ce qu'une réputation méritée par tant de hauts faits et par tant de sages entreprises avoit rassemblé de grand sur la personne d'un des plus illustres contemporains qu'ait eus Catherine II, ne put em-

pêcher des intérêts différents d'amener une guerre entre ces deux Souverains, si faits d'ailleurs pour s'estimer. Mais les situations les plus embarrassantes n'altérerent jamais la fermeté de l'Impératrice. C'est alors qu'Elle adressa au Prince de Ligne, qui servoit dans son armée, une lettre où, après avoir parlé des progrès nombreux de Gustave, Elle finissoit par ces mots: « C'est au bruit du canon « qui fait trembler les vitres de sa ré- « sidence, que votre imperturbable « Reine vous écrit ». Et sur les représentations qui lui furent faites relativement au danger qui la menaçoit: « Quand le Roi de Suede, répondit- « Elle, seroit déja à Moskow, il con- « noîtroit encore tout ce que peut une « femme comme moi sur les débris

« d'un grand Empire ». La paix cimenta bientôt cette union, depuis non interrompue, que les liens sacrés du sang ont resserrée bien davantage encore par ces augustes nœuds qui lient à jamais la Russie à la Suede.

Tout ce qui portoit l'empreinte de la grandeur sembloit devoir appartenir au génie de Catherine. Assise sur le même trône d'où Pierre I[er] avoit commencé ce grand ouvrage de civilisation, si glorieusement achevé par cette Princesse, Elle voulut ériger une statue en l'honneur du Czar. Aussitôt un sculpteur fameux est appelé. Déja ses efforts, suivis d'heureux succès, offrent aux yeux ce chef-d'œuvre de l'art : mais la mémoire du héros qu'il représente, et la magnificence de la Souveraine qui le consacre, doivent

étonner le monde par un nouveau prodige, et porter en tous lieux l'admiration. Au milieu d'un lac situé à quelques milles de la capitale s'éleve du sein des eaux un énorme rocher; sa masse entiere, composée de parties hétérogenes, paroît faite pour retracer d'une maniere emblématique à la postérité l'ignorance et les obstacles sans nombre qu'eut à vaincre le premier législateur de la Russie; l'Impératrice le juge digne de servir de piédestal à la statue; et malgré des difficultés toujours renaissantes, malgré des chemins bourbeux, des hauteurs, et des rivieres, il arrive au lieu de sa destination, pour accroître encore la gloire de Catherine, et perpétuer à jamais celle de Pierre-le-Grand.

Qui fut plus noble qu'Elle dans tou-

tes ses entreprises! qui fut plus noble aussi dans les récompenses qu'Elle accorda! Appât sordide du gain, vil partage de l'intérêt, tu n'exciteras jamais une louable émulation: honneur, flambeau de l'ame, lumiere du génie, c'est à toi d'inspirer ces sentiments élevés qui seuls peuvent conduire aux grandes choses! Pénétrée d'une vérité si conforme à son esprit, et voulant encourager à la fois les services militaires et civils, Elle créa les ordres de S.-Georges et de S.-Wolodimir, témoignages éclatants de satisfaction et de bienveillance, marques glorieuses qui, distribuées par une main royale, attestent le mérite de celui qui les reçoit, en même temps qu'elles prouvent l'estime du Souverain qui les donne!

Plusieurs Savants furent envoyés

dans l'intérieur de ses États, pour déterminer d'une maniere plus exacte la position géographique des principaux lieux, examiner la nature du sol et des productions, prendre enfin une connoissance détaillée des mœurs et du caractere des peuples.

Le traité renouvelé avec l'Angleterre favorisa l'industrie et l'agriculture, en donnant une plus grande extension au commerce. Ceux des sujets de l'Empire qui se vouoient à cette profession furent affranchis d'impôts, et de tirer au sort pour le recrutement de l'armée et de la marine.

Une somme de cinq mille roubles fut assignée tous les ans pour les Ecrivains qui s'attacheroient à traduire en langue russe les meilleurs ouvrages. De nouveaux privileges furent

accordés à l'Académie des sciences de Pétersbourg, et les noms de plusieurs étrangers célebres furent joints à ceux qui l'illustroient déja.

Louis XIV fonda S.-Cyr: Catherine II, à son exemple, voulut aussi élever un asile à ces vierges innocentes et pures, qui, réunies sous l'égide de la sagesse, se forment aux vertus sociales par la piété et par la religion. Plus loin des gymnases rassemblent les éleves qui se destinent aux arts. Ici, une école de navigation, où l'on apprend l'hydrographie, l'astronomie et l'architecture navale, offre à la jeunesse une instruction gratuite. Là, un college impérial de médecine et de chirurgie préside à la distribution des places que doivent exercer les hommes précieux appelés au soulagement de l'humanité.

Ailleurs sont des hôpitaux toujours ouverts, prêts à recevoir cette classe malheureuse privée de secours et d'appui; la charité attentive y veille à la conservation des vieillards et à l'éducation des enfants. De tous côtés on ne voit que des monuments utiles; le nom de Catherine est couvert de louanges et de bénédictions; enfin de toutes parts se font entendre des hymnes d'amour et de reconnoissance.

Triomphante de ses ennemis, admirée de l'Europe entiere, l'on pourroit appliquer à Catherine II ce qu'un des plus fameux Écrivains du siecle de Louis XIV disoit de ce Monarque: « Tout le genre humain demeure d'ac-« cord qu'il n'y a rien de plus grand « que ce qu'il a fait, si ce n'est qu'on « veuille compter pour plus grand en-

« core tout ce qu'il n'a pas voulu faire,
« et les bornes qu'il a données à sa
« puissance. »

Malgré tant de bienfaits les jours de l'Impératrice furent menacés de nouveau : cependant on ne la vit jamais ni plus confiante ni plus tranquille. Elle porta jusque dans ses derniers moments ce même courage qui ne l'avoit point abandonnée pendant le cours de sa vie. Toutes les forces de la mort réunies sembloient être impuissantes pour frapper d'un seul coup cette tête qui, si long-temps arbitre du sort de la Russie, avoit échappé à tant d'orages, et surmonté tant de tempêtes. Atteinte d'un mal subit, Elle lutta plusieurs heures avant d'en être terrassée. Alors que sa bouche ne pouvoit déja plus proférer aucune parole,

ses gestes et ses yeux régnoient encore; mais l'instant est arrivé, tout secours devient inutile: sur Elle, ô Destin! ton pouvoir acheve son empire, Catherine n'est plus.

Déployez-vous, crêpes funebres, sombres voiles de la mort couvrez ce cercueil qui renferme ces restes augustes: peuples de la Russie venez au pied de ce tombeau contempler la dépouille inanimée de votre Reine: pleurez sur cette cendre, pleurez sur votre mere: que votre douleur éclate de toutes parts; que vos cœurs affligés célebrent à jamais la mémoire d'une Princesse qui s'occupa toujours de votre bonheur et de votre gloire; que des larmes éternelles proclament votre perte, ses bienfaits et votre reconnoissance. Mais que dis-je? tarissez-en la

source, sujets heureux qui vivez sous les lois d'Alexandre: du haut d'un si beau trône il étonne déja les nations par sa sagesse; déja le regne mémorable de Catherine ne paroît plus que l'esquisse du sien, et le brillant avenir que vous promettent ses vertus est un sûr garant d'une félicité constante.

Et vous, GRAND PRINCE, vous à qui je consacre ces premiers accents d'une voix inconnue, vous à qui j'ose offrir cet éloge, tribut de mon admiration pour la plus grande Reine qu'aient vue les temps modernes, agréez-en l'hommage, et puissé-je ainsi vous faire trouver dans ces efforts le desir de vous intéresser et vous plaire!

FIN.